



Les activités psychologiques dans les restructurations sociales

Alain Baubion-Broye, Philippe Malrieu, Pierre Tap

► **To cite this version:**

Alain Baubion-Broye, Philippe Malrieu, Pierre Tap. Les activités psychologiques dans les restructurations sociales. *Psychologie et Education, AFPEN*, 1987, Vol. XI (n 1-2), pp. 11-22. <halshs-01205983>

HAL Id: halshs-01205983

<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-01205983>

Submitted on 28 Sep 2015

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Les activités psychologiques dans les restructurations sociales

Alain BAUBION-BROYE,
Philippe MALRIEU,
Pierre TAP.

Laboratoire de l'Université Toulouse-le-Mirail,
« Personnalisation et changements sociaux. »
U.A - C.N.R.S. 259.

Résumé

Le présent article étudie successivement 1. le fonctionnement psychologique dans un état social stable (équilibre des institués), 2. les initiatives psychologiques dans les changements locaux, 3. les rapports de l'histoire et de la personnalisation dans les changements globaux.

Les auteurs partent de l'hypothèse selon laquelle il y a engendrement réciproque des crises ou déséquilibres sociaux et des aliénations ou déséquilibres dans les structures et les fonctionnements des conduites, et au-delà dans la personnalisation.

Les processus historiques de transformations sociales supposent l'action transformatrice de sujets à partir de la remise en question des attitudes et des systèmes antérieurs (insatisfaction, désignification de l'ancien, comparaison critique) et par la construction d'un projet de restructuration et sa mise à l'épreuve.

Les conversions et inventions idéologiques, même rétrogrades, sont des actes d'une pluralité de personnes. Elles favorisent la définition des contours de la crise sociale et les grandes lignes de sa solution, la formation de groupes novateurs cherchant à populariser la critique, à analyser l'origine des divisions et des résistances, et à transformer les attitudes profondes. Un changement historique authentique se développe en effet sur le fondement du processus de personnalisation.

Abstract

1 - The psychological functioning of a stable social state (balance of devisees), 2 - the psychological initiatives in local changes, 3 - the relation between history and personalization in global changes are successively studied in this paper.

The authors' argument is based on the hypothesis of the existence of a reciprocal generation of social crisis or imbalances and alienations or imbalances in behaviour structures and functioning, and in personalization.

The historical processes of social changes suggest the transforming action of some subjects due to a questioning of previous attitudes and systems (dissatisfaction, designification of the old one, critical comparison) and through the construction of a restructuration project and its testing.

Ideological conversions and inventions, even when they are backward, are the making of many individuals. They favour the definition of the outlines of the social crisis and the general lines for its solution, the formation of innovating groups who try to popularize the criticism, analyse the origin of divisions and resistances, and to transform deeper attitudes. An authentic historical change is built on the basis of the personalization process.

La *sociologie* a longtemps considéré que les conduites et les fonctions psychologiques étaient régies, au plan statique comme au plan dynamique, au plan synchronique comme au plan diachronique, par les régulations sociales, dotées d'une spécificité par rapport au psychique, et s'imposant à lui par des normes.

La *psychologie sociale*, dont les apports sont admis par la sociologie contemporaine, a mis en évidence que le fonctionnement des institutions met en jeu des processus de communication, tendant soit à la conformité des conduites, soit à leur restructuration, par innovations dans les échanges interindividuels. Les conduites ne sont pas régies par des normes venues de l'extérieur des individus ; elles sont humaines dans la mesure où elles mettent en jeu de tels échanges : la perception, la mémorisation, l'intelligence, la hiérarchisation des valeurs dans la décision... sont tributaires — pénétrées par — des processus de communication.

Notre hypothèse générale, s'opposant au sociologisme comme à la conception d'un psychisme aseptisé de social, va dans ce sens. Elle met en particulier l'accent sur l'idée que, dans son fonctionnement comme dans son évolution, il y a engendrement réciproque des déséquilibres (crises) dans les institués et des déséquilibres (aliénations) dans les structures et fonctionnements des conduites, et, au-delà, dans les « fonctions » psychologiques, et dans la personnalisation, comme il y a réciprocité entre les constructions sociales et psychologiques.

LES GRANDS TRAITS DU FONCTIONNEMENT PSYCHOLOGIQUE DANS UN ÉTAT D'ÉQUILIBRE DES INSTITUÉS

Bien qu'un tel équilibre n'existe qu'à la limite, on peut avec les ethnologues partir de la constatation qu'une société (les tribus kanaks du début de siècle, une nation occidentale à la même époque, ou un de ses secteurs : économie, religion, politique...) consiste en un *système d'institués* (division du travail par sexe, règles du mariage, domaine des pouvoirs attribués aux instances politiques dans leurs rapports avec le religieux, etc.).

Les relations entre les institués « obéissent » à des *normes* qui définissent les devoirs et les droits des socius : il faut, parce qu'il faut... On est en présence de conventions et de « formes ». *Un organisme régulateur fait respecter ces normes.*

Des *significations* sous-tendent ces normes. Il s'agit de *représentations sociales* : les unes sectorielles, attachées à la justification d'un type de normes, les autres générales, comme un mythe ou une idéologie, dessinant les « raisons » fondamentales du système total. *Il n'y a pas de structure sociale sans signification.*

Les échanges entre les sous-systèmes — les uns orientés vers l'adaptation à la nature, les autres destinés à réguler les activités des socius dans chacun des systèmes comme dans leurs échanges — mettent en jeu des *communications* entre individus, sur la base de signes qui constituent eux-mêmes un ou plusieurs types d'institués.

L'équilibre assuré par les échanges exige des actions parlées, discutées, justifiées, suspendues à des modèles, objets d'enseignement. *Il n'y a pas d'échanges entre institués sans échanges de représentations sociales.*

Les échanges entre sous-systèmes assignent aux acteurs des rôles différents, en principe harmonisés, qui font d'eux des *agents*, dotés dans les communications et par les représentations d'un statut social dont ils ont conscience, mais de façon plus ou moins parcellaire.

Un même individu est engagé dans plusieurs rôles. Théoriquement, on pourrait se représenter qu'ils sont harmonisés selon des normes. En fait, il existe des tensions entre eux, d'où résultent des conflits entre socius, et des débats intérieurs, qui procèdent par déplacements de chaque individu sur les positions et

plexe et multiple. Au travers des rapports de système où elles s'agencent, certaines d'entre elles, selon des jeux d'influences ou de pressions, par des tutelles ou des contrôles idéologiques, prennent barre sur d'autres.

Une des origines — et un des niveaux — des crises qui surviennent et se répandent dans le système des institutions se trouvent, vraisemblablement, dans les restructurations des normes et des règles organisatrices de leurs échanges par suite de transformations qui apparaissent dans une ou plusieurs de ces institutions. Ces transformations menacent l'équilibre relatif du système total. Elles tendent en général à entraîner dans chaque institution de nouvelles hiérarchisations des buts et des moyens. De même, elles touchent le rôle instrumental prêté ou assigné à certaines par les autres en fonction de leur rythme de développement et de leurs fins particulières.

Ces transformations ne ressortissent pas d'un principe de détermination unique et mécanique tel que — au plus simple — les transformations locales qui se produisent dans une institution se transmettraient et s'imposeraient aux autres institutions et aux groupes sociaux, selon une « logique du progrès ».

Dans un exemple commun tel que ce qui concerne le rapport entre l'école et l'appareil productif, on pourrait appréhender par leur origine dans les transformations des « interactions institutionnelles » les crises déstabilisatrices des systèmes d'activités et d'attentes des individus et des groupes. Dans un contexte d'innovations technologiques, de redistribution, de resserrement des pouvoirs socio-économiques, caractéristiques d'un certain état de la société, l'on peut constater que les impératifs de concurrence s'exacerbent non seulement au sein et entre des institutions chargées de la production mais que, conjointement, ils tendent à s'étendre à des institutions « voisines », notamment scolaires.

Ainsi de tels impératifs s'infiltrèrent-ils dans les programmes, les méthodes, les moyens mis en œuvre par les institutions de formation, dans les finalités qu'elles poursuivent. Ils créent chez certains enseignants des doutes, comme dans les familles et chez les élèves. Doutes, par exemple, qui portent sur la valeur des pédagogies de la coopération et de l'émulation, du travail en équipe, des solidarités liées aux activités de découverte collective...

On pourrait constater également que ces institutions de formation renforcent, peu ou prou, en rétroaction, les injonctions qu'elles reçoivent des institutions de production, qu'elles les rendent désirables, qu'elles en confirment de façon plus ou moins manifeste le bien-fondé à l'aide de pratiques pédagogiques et d'idéologies qui concourent à légitimer par des « faits de nature » — et au prix d'une méconnaissance de leur caractère social — les inégalités inter-individuelles (devant les apprentissages intellectuels, les épreuves de maîtrise de la langue, l'accès aux sources de cultures...).

Les processus de crise : de décomposition et de recombinaison des modalités d'échanges entre institutions et de régulation de leurs rapports ne se déroulent pas sans provoquer des modifications des attentes des individus (enseignants, parents, enfants, adolescents) qui participent à ces institutions.

Ces processus ne se déroulent pas en dehors des sujets qui, en raison de leurs appartenances multiples à des institutions, éprouvent dans leurs pratiques et leurs représentations les discordances et les conflits de ces institutions mais aussi les possibilités qu'engendre la réorganisation des réseaux où elles se situent.

Ces processus — *historiques* — supposent l'action transformatrice de sujets : le travail de signification, d'interrogation, de délibération par lequel ces sujets définissent et évaluent, à partir de leur histoire singulière, le sens et la portée de leur action dans le traitement des contradictions que la crise sociale a « installées » en eux et dans leurs relations à d'autres. L'enseignant qui découvre son

incapacité à prendre en compte des situations nouvelles, à saisir les fondements institutionnels et culturels des blocages de ses pratiques et de sa fonction en vient à développer des sentiments d'inquiétude, d'échec.

Peut-il consentir à abandonner tous ses engagements précédents, à renoncer à une partie de son histoire, à minorer ses compétences professionnelles ? Peut-il aussi renoncer à voir que ces situations sont susceptibles de diversifier ses tâches, d'enrichir ses relations aux élèves ? Peut-il également, surtout s'il exerce dans un L.E.P., méconnaître que la sélection par l'échec scolaire et son aboutissement dans l'exclusion d'élèves (nombreux) destinés à la déqualification, aux « petits boulots », au chômage constituent une des finalités, plus ou moins implicite, du fonctionnement de l'école ? L'enseignant est aussi conduit à dévaluer certaines de ses croyances, de ses attitudes et de ses méthodes antérieures du point de vue des contestations dont l'école — et lui-même — sont l'objet dans d'autres sous-systèmes institutionnels, de la part des « utilisateurs » et des différents partenaires éducatifs. Mais il est entraîné aussi à réévaluer certaines de ses pratiques, à retenir et à soutenir ce qui, en elles, sert sa volonté de faire reconnaître les normes et les valeurs propres à l'école dans l'ensemble social.

Dans ce cheminement, le sujet en déséquilibre hésite sur des choix. Il est amené : à se déprendre d'ancrages anciens, à les mettre en doute, à désignifier ses activités habituelles en regard de situations qui risquent de le placer dans l'échec, à critiquer et/ou à valoriser les normes antagonistes, à élaborer un projet de restructuration dans les débats au sein de groupes réformateurs, à se solidariser de l'action de ces groupes. La « *déprise* » : la perception de l'échec tend à provoquer chez les sujets une remise en question, d'abord implicite, des attitudes et systèmes antérieurs de références. Les conflits entre les modes d'appropriation anciens et les situations nouvelles, rendent inadéquats les comportements habituels. Mais cette inadéquation n'est pas immédiatement, ni clairement, perçue par les acteurs. En eux s'opère une rupture interne caractérisée par des dissonances cognitives, des clivages affectifs, des décalages entre les valeurs affichées et les valeurs implicites, etc. Par la « *maturation* » qu'elle implique cette rupture favorise l'émergence des prises de conscience ultérieures. La « *désignification* » (d'une méthode pédagogique, d'un système de production, d'un instrument, d'une idéologie...) débute dans une *insatisfaction*, personnelle et partagée avec d'autres. Ce sentiment est *construit* dans une *comparaison* avec les résultats obtenus en d'autres secteurs ou avec ceux obtenus, dans ce secteur, selon d'autres méthodes. Ce sentiment s'élabore dans l'expérience sociale, « en interconstruction » avec les capacités relationnelles, cognitives, culturelles... qu'elle a développées dans le sujet, et qui lui permettent de questionner les milieux, d'être réceptif aux propositions qui en émanent, de les réfuter ou de « se les adapter » en fonction de fins nouvelles, dont certaines sont voulues et d'autres imprévues.

La désignification des normes passées est accentuée par le constat de l'existence des ressources contre l'échec. Elle est informée par la prise de conscience des origines de la crise (même si cette conscience est partielle ou erronée). La quête de ces ressources par le sujet s'effectue sur le fondement d'expériences mémorisées de réussites et de ratages qui ont marqué ses différentes entreprises et celles des autres, pôles d'information et de comparaison.

Cette quête est souvent soutenue, étayée par l'expérience de ses rencontres, inégalement denses, avec les œuvres, au cours de son histoire personnelle et interpersonnelle.

De son initiation par autrui à la structure des œuvres, de sa situation dans les réseaux qu'elles forment entre elles, le sujet tire des instruments pour *signifier* ses propres drames et pour en objectiver les sources parce qu'il peut puiser

en elles des références aux tentatives d'expression, de formulation, de maîtrise des problèmes humains qu'elles contiennent.

Lorsque l'ancien système « cède », il n'est cependant pas rejeté en bloc. Les modèles qui le constituaient étant contradictoires, les sujets opèrent un travail de tri entre les identifications qui leur avaient jusque là permis de se donner un idéal de soi et de conjurer leurs angoisses. Certaines révèlent leur insuffisance et sont abandonnées ; d'autres qui étaient secondaires et ne servaient que de « faire-valoir », vont être non seulement conservées mais aussi renforcées, cherchant l'harmonisation, difficile, avec de nouvelles identifications.

On devra donc examiner, dans l'étude des modes de désignification, les interactions entre processus de comparaison, d'information sur les origines de la crise, de rigidité ou de mobilité dans les identifications.

La critique des normes et de l'idéologie ancienne est plus ou moins radicale : elle passe par des conflits entre des groupes critiques, d'intérêts divergents, entre lesquels l'individu choisit selon ses attentes constituées et selon ses expériences. L'échec peut être référé à des systèmes de niveaux différents. Le syndrome qu'il institue peut pousser les sujets à en rechercher les causes soit dans les stratégies des seuls acteurs (psychologisation) soit dans les stratégies des groupes ou des institutions. La critique peut dès lors être localisée ou systématique, ouverte ou rigide.

Dans la *critique localisée* l'échec est imputé à des situations proches (le gouvernement cause les difficultés de l'agriculteur, les familles ou la personnalité des maîtres sont la source des échecs scolaires). La *critique systématique* implique l'analyse des interactions entre les systèmes qui contrôlent le sous-système concerné (« derrière » le gouvernement, le système des échanges économiques internationaux, « derrière » les parents, les classes sociales, etc.). Mais quels que soient ses styles, la critique est toujours idéologique : elle se fait au sein de groupes préexistant au problème spécifique soulevé par l'échec institutionnel ; ils appliquent à celui-ci des vues générales. Les individus y adhèrent en fonction de leur formation, de leurs identifications idéologiques, de leurs modes spécifiques de rationalisation.

Tout projet collectif de restructuration sociale implique la mise en œuvre de processus psychologiques multiples.

Les processus cognitifs innovateurs favorisant les inventions par transferts analogiques : le traitement théorique de la crise dans un secteur passe par la comparaison avec ce qui intervient dans des secteurs voisins (application à l'entreprise agricole des modes de gestion de l'entreprise industrielle ; comparaison entre activités de travail scolaire et extrascolaire). Le *projet* consiste à transférer au domaine intéressé ce qui a été observé dans le domaine voisin. Transfert plus ou moins contrôlé par la prise en compte des différences qui existent entre eux.

Les processus d'expérimentation et de contrôle des résultats. La modification locale projetée peut apparaître comme une action sur le réel à partir d'hypothèses, d'essais et d'évaluations conflictuelles du résultat des activités réformatrices. L'hypothèse se trouve ainsi constamment corrigée, selon l'ouverture aux critiques et l'encouragement à les émettre.

Les processus d'identification à des personnalités ou groupes actifs, initiateurs de changements. Le rôle des leaders et des minorités actives dans les expérimentations est essentiel : leur attention aux réactions des participants, la qualité de leurs explications sur l'origine des difficultés... favorisent l'adhésion des agents du changement. Ils agissent essentiellement dans la construction des représentations sociales et dans leur diffusion, dans la mesure où leurs analyses (idéologiques) constituent une reprise (poursuite et correction) des représentations sociales

instituées dans les masses. Les fonctions praxiques et analytiques peuvent être assumées par un même leader ou prises en charge par plusieurs.

Les processus de temporalisation font corps avec les précédents dans la nécessité d'organiser, de sérier, de hiérarchiser sur l'axe de l'histoire personnelle du sujet les différentes situations de la réalisation des possibles, en les faisant exister hors et au devant de lui comme des tâches à accomplir qui justifient et signifient les choix dont il est l'auteur, les engouements qu'il doit mobiliser, les sacrifices qu'il doit accepter.

LES CHANGEMENTS DE SOCIÉTÉ : HISTOIRE ET PERSONNALISATION.

Si l'étude d'un changement local doit prendre en compte, aussi bien du point de vue de ses origines, que de son développement et de ses conséquences, l'ensemble des positions des sujets dans tous leurs domaines de vie, cette règle de totalisation est encore plus importante quand il s'agit de changements qui concernent ouvertement une pluralité d'institutions : quand par exemple on considère les répercussions du développement industriel sur l'agriculture, sur l'habitat, sur l'instruction, sur la politique... Que se passe-t-il lors de ces transformations généralisées, quelles motivations profondes les suscitent, que faut-il pour que s'opèrent en eux la déprise, la désignification de l'ancien, le projet du nouveau ? Y a-t-il un chaînon initial, et si oui lequel ? Comment se fait la progression qui de la perception d'un avantage ou d'un inconvénient dans un domaine social introduit le désir d'un changement dans un autre domaine ?

On ne peut ignorer l'inconscience de la plupart des promoteurs d'un changement au sujet des conséquences générales qu'il peut avoir. Motivés par la perception d'un gain immédiat, les industriels développent le machinisme, mettent à mal les artisanats, remplissent leurs usines de paysans en difficultés, les entassent dans de grands immeubles... sans être en mesure de prévoir les mouvements sociaux qui en résulteront. Les industriels ne sont pas les seuls. Peut-être faut-il partir de cette inconscience des innovateurs pour comprendre les changements sociaux de grande ampleur qui font que les hommes, non seulement vivent dans l'histoire, mais « qu'ils la font ».

Car c'est en réponse aux aliénations résultant de réformes parcellaires que les sujets d'une société donnée, et plus particulièrement ceux qui ont pris conscience de ces aliénations, objectivent les contradictions entre leurs actes que ces réformes introduisent entre leurs conduites, aspirent à définir d'autres solutions, projettent une lutte pour les faire aboutir. Prise de conscience, aspirations, luttes au cours desquelles chaque sujet, bien qu'il agisse collectivement, au travers de débats où se marquent des conflits d'influences opposées, est en quête de personnalisation. C'est-à-dire : tente de se désassujettir des contraintes qui lui sont imposées par une structure locale, des contradictions dans lesquelles l'enferme celle-ci, en opposant aux rôles qui lui sont assignés des actes dotés d'une signification — pour lui et pour les autres, dans un avenir propre et dans celui des autres. Nous faisons l'hypothèse qu'un changement historique authentique se développe sur le fondement de ce processus de personnalisation.

Quels en sont les cheminements et les aboutissants sociaux ? On peut partir de la constatation que tout sujet, parce qu'il tend à se déplacer sur la position des autres, parce qu'il intériorise les modèles qu'ils lui présentent, et aussi lui imposent, est lancé dans une pluralité de rôles au sein de diverses institutions dont il ne peut percevoir les relations, l'influence qu'elles exercent les unes sur les autres. Situé *entre* elles, il n'est pas en mesure de saisir *comment* son exis-

tence dans l'une — famille par exemple — affecte son existence dans l'autre — école, travail, etc.

On peut parler de *clivages* pour désigner ces coupures de vie. La socio-psychologie, étudiant comment l'appartenance à une catégorie sociale commande, au niveau de la normalité, les opinions, les attitudes, les comportements, montre l'influence exercée par un mode de vie sur certains autres. Le sujet, lui, ne le perçoit pas clairement, ou le méconnaît totalement : c'est la personnalité pirandellienne.

Le clivage fonde l'*aliénation*, conçue comme état et comme activité. On peut la définir globalement comme l'incapacité du sujet à se déprendre du morcellement de ses conduites (de ses routines), à se donner le recul, l'espace de réflexion nécessaire pour objectiver la désignification réciproque de ses activités et sa possibilité de la surmonter.

L'aliénation est un état. Ainsi de l'ouvrier salarié : il est libre en tant que citoyen, mais en tant qu'ouvrier il ne dispose pas de la propriété de son instrument de travail, de sa mise en œuvre selon un plan conçu par lui; qui plus est, par la plus-value qu'il cède à son patron, il entretient le système capitaliste qui lui enlève son instrument de travail et son initiative professionnelle. Marx remarque que cet état ne dépend en fait ni de lui, ni de son patron, mais d'une structure dominante, caractéristique d'un certain type de propriété privée, de l'économie de la concurrence et du profit, d'une certaine forme de l'Etat, dit libéral. Pourtant l'aliénation est aussi un certain mode d'activité, susceptible de niveaux divers. S'agissant des ouvriers par exemple, l'aliénation de fait (« objective ») est d'autant plus grande qu'ils renoncent à chercher les ressorts de leur aliénation, qu'ils en méconnaissent les conditions. Elle est — *virtuellement* — en voie de dépassement chez ceux d'entre eux qui revendiquent le droit à prendre part à l'organisation du travail, à la définition des tâches, ou chez ceux qui mettent en cause la valeur morale de la propriété capitaliste des instruments de travail. La méconnaissance de l'aliénation (non seulement dans le cas du travail mais dans tous les domaines sociaux) est du reste organisée par un groupe, qui soustrait aux sujets (comme à lui-même) la perception des contradictions sociales, rendant ainsi plus difficile le projet d'un changement social, lequel ne peut se définir que dans la mise à jour de cette méconnaissance.

Où et comment prend naissance la lutte contre les aliénations ? Elle part, nous le disons plus haut d'une insatisfaction de soi qui pousse le sujet à chercher un changement de vie. Insatisfaction qui est d'abord subjective : le sujet s'en prend à des proches, qui l'ont mal conseillé, à lui-même qui n'a pas assez travaillé, ou qui est resté timoré, aux hasards de la vie... L'insatisfaction de soi ne débouche sur la reconnaissance des aliénations par les structures sociales qu'à partir du moment où un débat s'installe entre plusieurs individus, où ils effectuent des *comparaisons sociales* qui mettent sur la piste de structures sociales considérées comme responsables de l'échec : l'inégalité dans la formation, l'absence de capital pour se procurer les instruments de travail, l'idéologie retardataire de son milieu.

L'autobiographie de H.G. Wells (1936) fournit un exemple de cette démarche. Son enfance et son adolescence se passent entre une société traditionnelle et celle qui s'annonce en cette fin du XIX^e siècle, de développement scientifique et industriel. Sa mère désire l'enfermer dans la première, la seule qu'elle connaît. Wells, par ses lectures, ses réussites scolaires, accède à la deuxième, plus exactement à des identifications-rêveries à ces hommes qui construisent un monde nouveau : il en conçoit un désir de dépassement qui lui rend insupportable le métier et les perspectives que sa mère lui propose. Déchiré, il traverse une crise qui lui

fait envisager le suicide, il fuit son apprentissage de commis-drapier, s'instruit en enseignant, accède à l'enseignement supérieur. Déçu par celui-ci, il trouve dans des groupes idéologiques ce qui lui semble constituer l'origine de toutes ses insatisfactions : le capitalisme institue l'injustice sociale, et il opte, à 20 ans, pour une organisation de la production et de la consommation par des institutions d'Etat. Quelque temps, il collaborera aux projets des travaillistes pour introduire un tel changement.

Dire qu'en un tel parcours il y a de la personnalisation du sujet, ne signifie pas qu'il en soit l'auteur unique : il en est le *co-auteur*, avec d'autres qui cherchent confusément, en des orientations multiformes, à se dégager de la société traditionnelle.

On peut, chez Wells, relever plusieurs phases : l'éblouissement de l'enfant qui découvre le boum de la société anglaise, et l'impression qu'il y participe dans ses études : ses succès l'assurant contre tout sentiment d'infériorité. C'est le moment de l'assurance de soi. L'obstacle vient de sa mère : il lui faut le surmonter dans le travail d'objectivation des insuffisances de celle-ci. Wells se rebelle notamment contre son intention de lui donner une éducation religieuse : Dieu n'existe pas. Ancrage important pour l'avenir de ses décisions, ancrage idéologique qui le soutient dans son *parti pris* de refuser le métier qu'on veut lui imposer. Ancrage de sujet aussi : il aime sa mère, malgré tout, et lui désobéir lui coûte : raison de plus pour lui prouver qu'il a raison.

Une autre phase commence quand l'idéologie progressive des Fabiens lui fournit les instruments intellectuels qui vont l'aider à objectiver la source des aliénations qu'il a surmontées : le régime capitaliste. *L'aider*, car ce qui sera décisif ce sont les analyses qu'il fait lui-même, dans les discussions entre les courants antagonistes du fabianisme, pour dessiner *son* projet de la société à venir.

Une troisième phase consistera dans le travail pratique pour gagner à ce projet des masses assez importantes pour qu'elles en permettent la réalisation. Ici encore il n'y a pas, en dépit d'une conception trop répandue chez les historiens, à majorer le rôle d'un homme. Le réformateur utilise et oriente un courant d'opinion qui existait avant lui, et auquel il désigne les moyens de parvenir à ses fins. Cet exemple permet de saisir comment la restructuration sociale procède de l'interstructuration du sujet et des institutions.

1. Il faut une *invention idéologique* pour que se définissent les contours de la crise sociale et les grandes lignes de sa solution. Les institutions établies ne subsistent pas seulement par inertie. Elles sont sous-tendues par un système de représentations sur les relations dans la société, et sur leur valeur pour le développement des individus : c'est leur ressort idéologique ; plus implicite qu'explicite, il agit sur la formation des individus qui ne songent pas à la mettre en question. Ils y croient, à partir des identifications à leurs modèles, et l'idéologie leur est un garant d'identité.

Des transformations locales peuvent survenir, en raison des exigences de la production, des découvertes scientifiques. Elles ébranlent sourdement l'équilibre établi, sans affecter ouvertement le système social, en raison même de l'adhésion idéologique qui concerne, non un secteur déterminé des institutions, mais plusieurs d'entre eux : préparé par une addition de transformations locales, il survient d'une réflexion critique sur le système dans son ensemble.

On pourrait évoquer ici l'avènement de l'idéologie des Droits de l'Homme, succédant à celle de la dépendance de l'ensemble des sujets au monarque de droit divin. Cet avènement est préparé de loin par les luttes pour la liberté de conscience religieuse depuis la Renaissance, par la critique de la vision d'un monde théocentrique, par les contestations scientifiques et philosophiques des dogmes

religieux, par la lutte des entrepreneurs contre les corporations... Mais il a fallu la rencontre d'une crise économique et des analyses des penseurs politiques pour que se dégage la conviction que le principe monarchique était à l'origine de toutes les difficultés de la société, sur le plan juridique comme sur le plan fiscal, sur le plan de la morale comme sur celui de la pensée. Le mécontentement populaire trouvait dans le principe de la liberté par l'égalité l'idéologie qui allait le guider vers des institutions nouvelles : elle n'est pas issue directement de ce mécontentement, elle est en un sens plus ancienne que lui, et pourtant elle ne réussit à *se cristalliser* qu'en raison de la révolte latente dont les Cahiers des Etats-Généraux portent témoignage.

Il s'agit ici d'un changement social considéré comme progressiste. Mais on retrouverait ce rôle de l'idéologie dans un changement social pathologique comme le fut celui qu'instaura le nazisme. Son idéologie elle aussi fut « féconde », inspira des réformes économiques, politiques, pédagogiques sur le fondement du principe de l'inégalité des races, de l'Allemagne millénariste, du Chef rédempteur. On peut sans doute dire qu'en son fond elle reposait sur une vision de l'homme qui allait à contre-courant de l'histoire, qui se fondait, à la différence de celle des Droits de l'Homme, sur des mythes et non sur une philosophie. Mais son succès, quoique passager, indique bien que l'histoire, si elle dépend des transformations économiques et scientifiques, dépend aussi des idéologies et de la lutte qui se déroule entre elles, *au niveau des sujets*.

2. Car, du point de vue de sa genèse comme du point de vue de son action, on peut dire que *l'invention idéologique est un acte de personnes* (même quand elle est rétrograde).

Acte et non simplement conduite : il ne s'agit pas seulement d'une réponse à un déséquilibre entre le milieu et les sujets. Sa motivation n'est pas dans un besoin d'adaptation, mais dans la conscience malheureuse que les conduites d'adaptation instituées entraînent leur annulation réciproque en raison de leur cloisonnement, qu'elles menacent l'identité de l'individu : ainsi Wells ressentait qu'il méconnaissait les possibilités de développement dont il avait fait l'expérience dans le travail intellectuel, en se vouant à devenir vendeur d'étoffe.

Acte de personnalisation, puisqu'il s'agit par l'invention idéologique d'organiser une hiérarchisation des fins telle que le sujet surmonte l'insignifiance des conduites orientées vers des satisfactions quotidiennes.

L'origine de cet acte est dans la structure de la subjectivité. L'individu trouve ses motivations, ses informations, les régulations de ses pratiques dans le désir de s'identifier à l'autre. La personnalisation au-delà, est l'ensemble des opérations qui surviennent lorsque le sujet s'expose à des *conflits d'identifications*, prend ses distances à l'égard de l'une d'elles, ou de plusieurs.

L'idéologie est un instrument essentiel de la personnalisation, puisqu'elle tente, à la suite de ce conflit, d'effectuer l'intersignification des conduites instituées entre lesquelles le sujet « partage » son temps, sans pouvoir évaluer la part de temps — de sa journée ou de son *existence finie* — qu'il *doit* consacrer à chacune de ces conduites.

Instrument, l'idéologie comme tous les instruments est une *œuvre*. Certes, chacun naît dans une idéologie qui lui est transmise par ses éducateurs. Mais en chaque société existe une lutte entre idéologies : c'est un premier engagement de personne que de *choisir* entre elles, de les confronter, de connaître leurs justifications, leurs conséquences effectives. Dans ce choix il y va de l'avenir social du moi, non en tant qu'individu, mais en tant que participant à la construction d'une société qui durera au-delà de lui.

L'idéologie est aussi œuvre de personne dans la mesure où elle n'est jamais, ne peut pas être, la reproduction mécanique de celle de l'entourage social. Le sujet restructure peu ou prou celle-ci en fonction de ses expériences sociales, en la mettant à l'épreuve des situations. Ici interviennent des processus de sens opposé, qui peuvent coexister chez un sujet et dans un groupe.

Tantôt le sujet refuse de reconnaître l'incomparabilité de son idéologie première et des événements. Cette défense peut consister dans la sous-estimation de ceux-ci ; ou bien elle met sur le compte du hasard, ou de boucs émissaires, les échecs de ses attentes idéologiques ; ou bien même elle opère le déni total de la réalité sociale en voie de changer.

Tantôt le sujet accepte de prendre en compte les insuffisances de son idéologie, il découvre que la hiérarchisation des fins qu'il avait opérée aboutit à des impasses, ou que la réalisation de ces fins dépend de la mise en œuvre de moyens qu'il avait méconnus. On assiste alors à des *conversions idéologiques* de taille différente, selon l'ampleur des valeurs abandonnées, selon la profondeur de la critique : elles sont essentielles dans les inventions idéologiques.

3. Les inventions idéologiques ne sont jamais l'acte d'une personne, mais d'une pluralité de personnes, participant à des groupes de critiques et de propositions, même quand l'une d'elles joue un rôle d'orientation par sa sensibilité plus grande aux contradictions des institués, par la rigueur des analyses qu'il opère, ou par son audace dans l'action. Comme Wells le montre à propos des Fabiens, les groupes où s'élabore une idéologie sont divisés en raison de la formation différente de leurs membres. Ainsi chez les Fabiens où tous étaient unis dans la condamnation globale du capitalisme, les uns étaient partisans, les autres adversaires du machinisme, les uns étaient favorables à la coopération, d'autres à la collectivisation... Ces idéologies partielles, en s'opposant, ont des résultats divers. La discussion interne favorise la critique des institutions, permet de voir les différentes facettes de la crise ; elle appelle à l'esprit critique et à la recherche de théories qui surmontent les oppositions. Mais on constate aussi la formation de courants qui se ferment les uns aux autres : chacun lutte pour faire prédominer ses analyses et ses visées. La discussion se stérilise dans des partis pris opposés.

Ces divisions exigent, par elles-mêmes, des activités originales de personnalisation : il faut en effet que chacun sache écouter ses adversaires, fasse un effort pour se situer en face d'eux, pour se critiquer lui-même : il s'agit d'un approfondissement du processus de déplacement sur autrui, constitutif de la subjectivité, mais qui, ici, prend en compte les représentations d'autrui et leur genèse dans l'histoire.

L'invention idéologique constitue l'aspect cognitif des transformations sociales. Un sentiment d'échec suscite l'exploration de la situation, la recherche des causes, d'abord selon des stéréotypes fournis par le sens commun, c'est-à-dire par des idéologies non explicites et syncrétiques. Les discussions entre groupes font apparaître, au moins à quelques sujets, l'insuffisance de ces explications. Cet échec appelle alors des processus analogiques divers : la situation de crise sociale sera interprétée à partir de modèles fournis dans d'autres domaines. Moment de l'imagination, moment des utopies. Ainsi de Wells, qui commence par calquer la conception de l'organisation de l'économie sur celle de la Défense, avec des administrations chargées d'harmoniser production et consommation. La critique collective de ces imaginaires intervient de tous côtés, de la part de ceux qui refusent le changement comme de ceux qui partent d'une idéologie contestaire. Beaucoup d'entre elles avortent, et celles qui sont mises à l'essai se heurtent aux survivances des mentalités. Car il faut, au-delà de l'invention idéologique,

considérer le moment de la pratique pour comprendre la restructuration des institutions. Et ici encore il s'agit d'un « enjeu de personne ».

L'institution établie est forte des équilibres que tant bien que mal elle assure, des satisfactions qu'elle apporte, des habitudes qu'elle a créées. Il ne suffit pas qu'un nombre important de sujets en souffrent pour que progresse le processus de sa transformation. La société hésite à effectuer la rupture, parce que les motivations, les informations, les conduites sont depuis l'enfance coulées dans un moule qui les impose comme « naturelles ». Et ici apparaît une autre face du travail de personnalisation dans les changements sociaux : *la formation du groupe novateur*. Il a deux grandes tâches : la critique de l'institué, de ses normes, en décelant les contradictions qu'il recèle, et la popularisation de cette critique et, corrélativement, la proposition de l'idéologie nouvelle, et le projet qui va avoir la responsabilité de veiller à la restructuration sociale, de gagner à lui l'assentiment, soit de la majorité des intéressés, soit des personnages influents.

Ici sans doute apparaît le mieux le caractère de *drame*, non seulement du changement social, mais du travail de personnalisation qui le soutient. C'est un drame social, puisqu'il y va d'un déplacement dans les fonctions des individus, dans leur hiérarchie sociale. L'autogestion dans les entreprises, comme la révolution politique, impliquent un changement dans la distribution des tâches, des responsabilités, des devoirs et des avantages. Mais ce drame social s'accompagne, chez les partisans du changement, de toute une série de transformations difficiles dans leurs attitudes constituées.

Avant que la transformation n'ait abouti, les sujets qui s'unissent dans le même groupe novateur doivent savoir s'écouter les uns les autres, être attentifs aux réactions des adversaires et des hésitants. Mais aussi, au-delà de cette ouverture aux autres, ils doivent exercer un contrôle sur eux-même pour ne pas reproduire les attitudes et les comportements qu'ils critiquent. Si les partisans du changement désirent avoir une influence durable, ils doivent effectuer, en même temps qu'une mutation dans la hiérarchie des valeurs sociales, une objectivation de leurs attitudes anciennes, et leur transformation : c'est en fait à transformer leurs attitudes profondes, leur manière d'aborder les situations sociales qu'ils sont conviés.

Cela ne peut arriver en dehors d'une pratique quotidienne, guidée par des questionnements sur ce qui persiste de l'identité première, sur ce qui doit être modifié. Travail difficile, où des rechutes parfois très graves dans les attitudes anciennes interviennent fréquemment. Son obstacle principal réside peut-être dans le désir de pouvoir, dans l'aliénation, dans la jouissance de dominer, d'avoir prise sur les autres.

Nous n'avons guère parlé des prémisses des changements sociaux dans l'évolution progressive des infrastructures économiques et culturelles, dans celle des « mœurs » et des « mentalités ». Nous n'avons pas non plus examiné les changements sociaux imposés à un groupe par la violence, par les armes ou par le conditionnement des jeunes. Ainsi dans les colonisations. Non que ces phénomènes ne soient pas importants, mais les premiers ne déterminent des restructurations sociales qu'indirectement, par la médiation précisément des prises de conscience idéologique et l'action de novateurs. Tandis que les changements par conquête, même quand ils bouleversent une civilisation, comme ce fut le cas dans les pays européens, ne font qu'implanter ailleurs des institutions traditionnelles chez les conquérants. Il ne s'agit pas, du moins dans les premiers temps, d'un changement mais d'un transplant social.

Bibliographie

WELLS, (H.G.), *Une tentative d'autobiographie*, tr. A.Valentin, N.R.F. 1936.